Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 7

Artikel: En toute franchise...
Autor: Montandon, Ch.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227324

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La BOITE AUX LETTRES des abonnés

En toute franchise...

Bravo, M. Landry ! Enfin voilà un écrivain qui ose crier sans détours ce que le menu peuple pense tout bas. Il faut « maintenir » dans notre langage les mots venant du patois, sans s'occuper de l'opinion de certains puristes de salon.

On attache beaucoup trop d'importance, chez nous et ailleurs, aux décisions de l'Académie française quant au vocabulaire. Il faut une fois pour toutes se mettre dans la tête que le français, ancien PATOIS de la langue d'oïl, est une langue en mouvement, et qu'il ne vit que par ce mouvement. L'Académie fait mille difficultés pour adopter un terme, et quand enfin elle l'introduit officiellement dans la langue, il est usité depuis un demi-siècle déjà ; elle est ainsi constamment en retard de cinquante ans.

Et pourtant cette docte assemblée, ennemie de tout sang nouveau, a déjà dû capituler bien souvent. C'est ainsi qu'elle a admis comme mots français 25 termes venant du gaulais, 10 du breton, 100 de l'allemand, 100 du hollandais, 250 de l'anglais, 250 de l'espagnol, 1000 de l'italien, 20 du portugais, 30 des langues slaves, 240 de l'arabe, 40 du turc, autant du persan et de l'hindoustani, 20 de l'hébreu et 10 des dialectes d'Extrême-Orient ; aujourd'hui, elle laisse envahir le français par l'anglais. Mais elle se refuse à accepter les mots venant du patois ou de l'argot, et qui sont très fréquemment employés. Ce parti pris contre les propres dialectes du français s'est effondré face au provençal lorsque le grand Mistral eut fait de son patois une langue littéraire ; si bien qu'aujourd'hui 350 mots d'origine provençale sont entrés dans la langue française. Seul le snobisme peut expliquer une telle attitude.

Car, comme le remarquait M. Landry, les termes patois disent souvent ce qu'ils veulent dire bien mieux que les mots français. C'est pourquoi aucun Immortel, fut-il le maréchal Pétain ! ne m'empêchera de dire « pouët » pour laid, « crouïe » pour mauvais, « siclée » pour hurlement, « étertir » pour assommer, « trosser » pour casser, « piaute » pour jambe, parce que ces termes sont beaucoup plus significatifs que leur équivalent français, et que même parfois ils sont absolument intraduisibles. Je donnerai toujours raison au paysan qui préfère « trabetzet » à trabichet, au vigneron qui dit « dérupiter » au lieu de tomber, à l'étudiant qui emploie « tadié » ou « taborgniau » à la place d'un quelconque mot insipide venu de Dieu sait où, au Neuchâtelois qui dit « cafignon » pour chaussure et au montagnard qui estime que « modzon » a plus de saveur que génisse.

Et puis, je voudrais appuyer encore M. Landry sur la question des différences entre les patois. Oui, il faut rechercher ce qui réunit et non ce qui sépare. On a trop tendance, dans le canton de Vaud, à accorder une importance considérable au patois dit classique (Jorat et Gros-de-Vaud) et à cracher sur les autres dialectes, en les considérant comme abâtardis. Personnellement, quoique le patois du Pied-du-Jura soit celui qui me touche de plus près, je considère celui des Ormonts comme le plus intéressant du canton, tout en trouvant celui du Jorat plus typiquement vaudois.

« A tzaque velâdzo, son leingâdzo », dit le proverbe. Pourquoi alors vouloir placer un patois au-dessus des autres ? Ne serait-il pas plus intelligent d'unir nos dialectes par ce qu'ils ont de commun, et non de les séparer par ce qu'ils ont de différent ? L'esprit de clocher est la pire des méthodes pour celui qui défend la cause du patois. M. de Siebenthal — lo Frédon — m'a déjà fait entendre les doléances d'un patois que l'on veut considérer en parent pauvre ; n'oublions pas que — et je suis le premier à le déplorer — le patois du Jorat dit classique risque bien de disparaître avant ceux des Ormonts et du Pays d'Enhaut.

L'article de M. Landry contenait une grande idée : créer un front de nos patois. Tout cela me pousse à réclamer une fois de plus une union des patois romands, vaudois, fribourgeois, valaisan, jurassien, savoyard et valdotain, et la transformation de notre vénérable Conteur Vaudois *en un* Conteur Romand. *Cet article ouvrait également la voie à une démarche auprès de nos autorités scolaires : nos jeunes doivent pouvoir employer les mots du patois, on doit leur apprendre dans nos écoles les chants en vieux langage et accorder une place au bel apport du terroir. Il est temps de donner un avertissement aux instituteurs qui ont*

abdiqué leur conscience de Vaudois et qui se croient intéressants en singeant leurs collègues des villes françaises. Les Parisiens ont un accent, les Vaudois en ont un autre ; il ne viendrait pas à l'idée d'un Parisien de parler vaudois ; pourquoi alors les Vaudois parleraient-ils parisien ? Il faut que snobisme et purisme disparaissent. C'est aussi un avertissement à certains inspecteurs scolaires ; eux déjà sont responsables du recul du romanche dans les Grisons ; veillons à ce qu'ils ne tuent pas le patois romand là où on ose encore le parler. Car, dites-le moi un peu, quelle sera l'originalité du paysan vaudois lorsqu'il s'exprimera comme l'écrivain existentialiste de Paris ?

Ch. Montandon.

Un mot au « Crazet »

Tout d'abord, cher ami, puisque tu as seize ans, permets-moi de te tutoyer. Ton article m'a intéressé, et je veux y répondre. Tu aimerais apprendre le patois ? C'est très bien, vraiment. Je comprends que tu n'aies pas trouvé de lexique dans une librairie, car il n'en existe pas. Il y a par contre des glossaires fort intéressants, mais trop volumineux pour t'être d'une aide pratique (Gauchat, Doyen Bridel, Pierrehumbert, etc.) ; si cela t'intéresse, tu peux les trouver à la Bibliothèque cantonale, à Lausanne (Palais de Rumine). Mais le mieux serait encore de te procurer *Po recafâ ;* ce sympathique ouvrage, que tu trouveras chez Payot, te permettra certainement de faire des progrès en patois. Et puis, il y a le livre de M. Cordey *(Marc à Louis),* « Por la veillâ ».

Bien sûr que c'est par la jeunesse qu'on sauvera le patois, s'il en est encore temps... C'est pourquoi j'avais proposé l'ouverture de petites écoles enfantines où l'on aurait peu à peu enseigné notre savoureux dialecte aux jeunes. Je ne sais à quoi en est cette question.

Du courage avant tout ! Et s'il est trop tard pour sauver le patois, conservons au moins ce qui subsiste, c'est-à-dire nos vieilles expressions, nos mots typiques, notre accent, nos coutumes.

Ch. Montandon, 19 ans,
alias « Lo Redzipet ».

P.-S. — Il me serait agréable de connaître au moins ton nom, si ce n'est ton adresse !

Un mot de Fridolin à Marc à Louis

... qu'ils soient écrits en prose ou en vers, qu'on les lise ou entende raconter, les savoureux récits, toujours bien de chez nous, dus à la plume alerte de notre ami Marc à Louis, sont un véritable régal pour tous ceux, hélas ! de moins en moins nombreux, qui connaissent encore, et par conséquent vouent leur sollicitude à notre bon vieux patois. C'est pourquoi leur gratitude est grande envers l'infatigable et si modeste auteur de tant de jolies pages où de charmants traits d'esprit alternent avec quelque malicieuse finesse s'alliant si bien à une bonhomie toute naturelle.

Merci, merci, cher et vénéré Marc à Louis, d'avoir apporté une aussi précieuse contribution à l'embellissement comme à l'enrichissement des ressources de ce folklore qui est notre patrimoine national.

Vous avez bien mérité de toute la reconnaissance de notre petite Patrie en faisant connaître et apprécier le langage du bon vieux temps, vrai miroir de l'âme vaudoise.

Fridolin.

Abondance des matières

Bien à regret, nous nous voyons, au dernier moment, dans l'obligation de renvoyer au numéro d'avril, notamment *Jeux et divertissements au Pays de Vaud,* de M. J.-P. Chuard, et le très intéressant article *L'humour de Paul Budry,* de M. Henri Perrochon, président de la Société des écrivains vaudois, ainsi qu'*Une inspection peu militaire,* de Jean-Pierre Chery, et d'autres articles encore.

rms.